

Contes pour dormir debout

L'écrivain

Fred

On était fin octobre. Il était paré. Dodu, limite obèse, tant il s'était goinfré, tant il avait mangé, même au delà de la satiété, même jusqu' au bord de tout rendre, la nausée à fleur de gosier. Il frisait les deux cent grammes ! On ne sait jamais combien de temps va durer ce putain d'hiver ni combien de calories il va consommer. On n'est jamais trop prudent.

L'automne est donc un dur moment ! Il faut, en même temps que se faire engraisser, s'aménager un abri. Cela demande parfois de rudes efforts peu compatibles avec l'indigestion qui menace.

Lui, il avait de l'expérience. Et, sans trop se fouler, il s'était dégoté un F1 confortable, dans l'isolant bien chaud du toit de la maison d'un humain qui détestait les chats.

Pour ce qui était de l'humain lui-même, se sachant protégé par le décret régional du 6/12/2001, annexe 2b, modifiant la loi du 12 juillet 1973 sur la conservation de la nature en Wallonie, il se sentait à l'aise et même un peu flatté.

Enfin, une provision de glands était à portée de patte dans les quinze centimètres de son studio.

Bref, il pouvait faire confiance à l'hiver qui venait et dormir sur ses deux oreilles...

comme un loir, quoi ! Il se sentait d'humeur à faire honneur à l'espèce !

C'était douillet, à l'intérieur. Comme chaque année, il se retourna un peu de part et d'autre, en poussant avec son dos pour adapter l'espace, et attendit en rêvant de noisettes. Il attendit longtemps. Il se tourna et se retourna. Sans point de repère temporel dans le noir de son nid, il n'avait pour seule mesure de la durée qu'une sorte d'énervement qui allait croissant avec la prolongation de l'attente d'un sommeil décidément rebelle. Plus il s'énervait, plus il se retournait, Plus il se retournait, plus il renforçait son éveil. Il finit par ruer dans les parois, par lacérer les douces couches d'isolant. Quand l'exaspération fut à son comble, il se déplia, écarta les matériaux avec lesquels il avait colmaté l'accès à son refuge et jeta un coup d'œil dehors. Il fut stupéfait. Il n'y avait plus rien de ce qu'il s'attendait à y trouver ! Il n'avait jamais vu ça ! Les arbres

étaient réduits à des traits de fusain, nus, glabres et ... tristes. Le paysage était blanc, vide à l'infini. Un air glacé lui brûlait la truffe. Il éternua, se rejeta en arrière, referma l'orifice et, rentré chez lui, tenta de calmer la panique qui l'avait saisi. Puis il se mit à réfléchir. Ou il avait halluciné, ou il existait un monde parallèle, hostile et glacé, où n'apparaissait que le squelette des choses. C'est curieux, un loir, c'est fouineur. Il avait beau chasser cette idée et tenter d'enfin s'endormir, elle l'obsédait. L'envie d'aller voir le tenaillait. A nouveau il se retournait dans tous les sens. A nouveau il devenait évident qu'il ne dormirait pas. Autant s'occuper ! Il se mit donc en devoir, avec des feuilles et la laine de roche du toit de la maison, de se confectionner ce que des humains eussent appelé une épaisse doudoune. Seuls les indispensables détecteurs dépassaient: la truffe, les oreilles, les yeux.

Il risqua une patte dehors, puis deux. Il eut le temps de penser fugitivement : « c'est un petit pas pour un loir mais un grand pas pour... » . Et zou ! Il se ramassa sur le sol, le derrière furieusement meurtri. Tout était glissant, comme vitrifié. Même à quatre pattes, se mouvoir tenait du patin. Un froid intense lui piquait le nez et le bout des pattes. Il mesura le danger, il aurait bien fait demi-tour mais impossible de remonter la pente glacée qu'il venait de dévaler. Tant bien que mal, il alla donc de l'avant. Et l'avant, c'était le bout du jardin. Il y mit le temps qu'il fallut, parvint à l'enchevêtrement de ronces sèches qui le bornait, le traversa, et eut un mouvement de recul... entrer dans une sapinière violait toutes les lois des loirs ! L'air toutefois y semblait moins froid. C'était tentant ! Et violer la loi, ma foi... que valaient encore des lois faites pour cet autre univers à présent

disparu ? Visiblement, toute sa conception des choses se révélait erronée. Il y avait une autre réalité que celle qu'il avait toujours connue. Tous les points de repères, les croyances, les vraisemblances étaient battues en brèche. Et ce qu'il découvrait était terrifiant pour un loir !

Dès lors, donc, il marcha, marcha, marcha jour et nuit dans ce clair obscur des conifères qui semblait ne pas avoir de fin. Péniblement au début, puis de plus en plus aisément. Il ne se rendait pas compte que l'effort était de moins en moins grand au fur et à mesure qu'en l'absence de tout comestible, il consommait ses réserves. Il maigrissait, il s'allégeait. Avec le temps même, la tendance s'inversa, ses forces l'abandonnèrent, le froid se mit à percer insidieusement sa doudoune, ses pattes presque gelées et toutes endolories par les épines de sapin le faisaient souffrir. Il allait droit devant lui pourtant, parce

qu'il ne savait pas quoi faire d'autre. Il y avait comme une éclaircie qui peu à peu s'affirmait et sur laquelle d'instinct il mit le cap.

Il avait déjà été beaucoup secoué, étonné, désarçonné... mais là, en débouchant dans la clairière, il se stupéfia, se figea, bouche bée, arrondit les yeux.

Au beau milieu de la trouée tapissée d'herbes, il y avait une longue boîte de verre à laquelle s'accrochaient des lambeaux vaporeux de brume. Et dans la boîte ... un humain ! Ou plutôt une humaine. Une belle. Une princesse sans nul doute, mais immobile. Morte. Ou plutôt non ... endormie ! Elle n'avait pas l'air d'avoir froid là dedans. Fred fit prudemment le tour, cherchant une faille, un trou par où glisser sa maigreur nouvelle et épuisée. Il finit par remarquer la jointure imparfaite du couvercle et réussit à y glisser les quatre-vingt grammes qui lui restaient.

Instantanément la sensation de froid disparut et avec elle la raideur de ses membres. Il respira, soulagé. Un espoir fou le prit. Il avait beau parcourir la belle princesse endormie des pieds aux cheveux, elle n'avait d'autre réaction que cette lente respiration du sommeil qui fascina Fred. Il avait retrouvé la chaleur, un lieu étrange mais protégé et propice semblait-il au sommeil. C'était peut-être la fin du cauchemar ! Il s'étonnait quand même. Cette femme avait un secret. Comment pouvait-elle hiberner si paisiblement et dormir si profondément alors que, il le savait bien, cela ne faisait pas partie des mœurs des humains ?

En même temps, maintenant qu'il se réchauffait, la faim le tenaillait. Il prêta donc attention à une odeur de pomme qui lui flattait les narines et, remontant à la source du fumet, prêt à décamper au moindre mouvement de la dame, il gravit le corsage,

s'accrocha au menton, écarta lentement et prudemment de pulpeuses lèvres entrouvertes et découvrit, coincé entre des dents dont chacune eût pu être une perle, un superbe morceau de pomme reinette. Il était bien trop prudent pour goinfrer là sur place et risquer sa tête entre ces jolis mais redoutables couteaux de guillotine. Il ahana, tira, se défonça et réussit à extraire l'objet de sa convoitise en basculant en arrière. Il roula sous le flanc de la belle sans lâcher sa proie dans laquelle il croqua à belle dents....

... Et ce fut le cataclysme ! Le gigantesque corps, à côté de lui, bougea, s'étira. Terrorisé, il se fit tout petit dans un coin de la boîte de verre. La princesse bailla, souleva le couvercle. Le froid glacial fit irruption à nouveau. Il se sentait défaillir. La sensation d'endormissement qu'il avait tant cherchée le submergeait. Il y eut alors un cri d'une

puissance formidable et qui déchira l'air :
« iiiiiii ! ...une souriiiiis ! »

Il l'entendit à travers du coton, il se sentait partir, il s'endormait, un fragment de pomme entre les dents. Bien lui en prit. Il ne vit pas venir la chaussure. Ce fut le trou noir du sommeil.

Il ne sut jamais qu'il n'y aurait plus jamais de réveil.